

Cette ligne entre nous

Par Stéphane Drouot

mardi 13 septembre 2011

Copyright(c) 12/09/11 - Stéphane Drouot

Copyright : Licence Art Libre / Creative Commons By-SA

Avant-Propos

Je ne me souviens pas complètement de ma naissance et si j'écris ces lignes, ce n'est pas vraiment pour constituer une biographie. Ma vie n'a finalement que peu d'importance mais elle offre un point de vue assez unique sur un monde révolu. Alors même que je contemples un futur dont je fus l'architecte, je suis pris par un regret qui m'impose l'écriture de ces quelques pages, non pas comme une excuse, mais comme un exorcisme de ce qui fut. Mon nom est Nathan Tellis. Ceci est ma vie.

Tome 1 : Révélation

Chapitre 1 : Le temple

Je suis né quelque part en France, quelques temps après ce que tout le monde s'accorde désormais à appeler l'apocalypse financière de 2012. Mes parents étaient de braves gens, simples et gentils. Je suis heureux d'avoir pu passer autant de temps avec eux.

J'ai grandi dans une petite communauté où l'entraide était une activité nécessaire à notre survie. Mes souvenirs d'enfance sont, maintenant encore, pour moi source d'une chaleur qui a ensuite rapidement disparue. Nous n'étions que tous les trois, à cette époque, un enfant était une charge difficile à assumer. Mon père travaillait au champs, ma mère était plus manuelle. Je me souviens du son des aiguilles à tricoter s'entre choquant qui a bercé toute ma jeunesse. Je me souviens de l'odeur chaude et boisée de la cheminé et du chaudron ancestral qui trônait en permanence au dessus du foyer. Je me souviens du carrelage épais et froid sur lequel on m'asseyait durant les repas. Je ne bougeais pas, observant le plus souvent ce qui se passait entre mes parents, souvent soucieux, sans faire de bruit. Je me souviens aussi de mes premiers pas, de mes premiers mots. Cette reconfiguration architecturale qui me valut presque de m'étouffer dans ma salive. Ma première phrase... ce regard terrifié dans les yeux de mes parents qui tentaient tant bien que mal de cacher leur dégoût. Mon père était fier je crois, autant qu'effrayer. Ma mère s'était enfuie dans la cuisine pour se mettre à pleurer. Je l'avais entendu et avait sourit doucement, pour tenter de réconforter mon père qui me tenait dans ses bras.

J'étais encore très jeune pour ces premiers mots et j'avais du attendre pour les prononcer. Attendre la certitude qu'ils seraient compris, ce qui impliquait non seulement maîtriser la langue de mes parents, que je ne connaissais pas encore vraiment, mais surtout, il me fallait pouvoir utiliser cette mâchoire sans muscle et sans dents ; et cette petite langue maladroite, à peine capable de me permettre d'ingurgiter ma nourriture. Pour cette première phrase, j'avais choisi un moment où nous étions tranquilles, où mes parents, après une journée de travail seraient fatigués, posés dans leur lecture ou quelque chose.

Mon père lisait un vieux livre technique sans intérêt en me tenant dans ses bras. C'est ce moment que j'avais choisis pour énoncer les mots suivants : « Parents, sans vouloir vous alarmer, je pense que vous devriez savoir qui je suis. »

Mon père m'avait alors mis sur ses genoux, m'avait regarder plus sévèrement que je ne l'avais vu de ma courte vie et avait entamé un dialogue. Il savait, il l'avait su depuis longtemps et je crois, même si nous n'en parlerions jamais, qu'il attendait seulement que je me manifeste. Il avait lu dans des journaux qu'il avait trouvé à la ville – les journaux n'arrivaient plus le jour même et étaient souvent partager entre les familles ; le papier et l'acheminement étaient devenu difficile, la pénurie d'énergie rendaient les choses vitales seulement accessible – des rumeurs sur ce genre de phénomènes. Ces enfants étranges, qui prophétisent et font des miracles. Il avait lu des explications qu'il avait trouvé insatisfaisantes. Mon père connaissait le temple, mais il n'était pas près à me partager avec le monde, pas encore. Dans un autre monde, il aurait été professeur ou ingénieur. La vie avait voulu que ses études deviennent obsolètes et il s'était résigné à faire pousser des tomates et des pommes de terre, comme tant d'autre lors de l'exil urbain qui suivit l'apocalypse économique.

Cette première conversation avec mon père avait été très instructive. Il m'avait annoncé son intention de me garder, pas comme un prisonnier mais comme un compagnon. J'étais libre de partir

quand bon me semblait, mais il préférait que je reste, pour ma mère, pour lui. Je comprenais leur peine. En quelques instants, j'avais cessé d'être leur petit bébé, leur enfant chéri. J'étais devenu cette créature étrange, cet animal savant. J'entrepris donc d'apprendre rapidement à architecturer ce petit corps pour marcher dans un premier temps, ce qui n'était pas simple. J'avais réussi à utiliser ces petites mains pour écrire sur du papier, pour aider mon père à optimiser ses cultures. Je parlais peu à ma mère que j'effrayais encore un peu.

A l'âge d'un an, je commençais à développer des théories qu'aucun de mes deux parents ne comprenait réellement. Mon père souriait d'un air approbateur, mais je voyais bien dans ses yeux le désespoir de gens perdus dans un dédale sans fin. J'avais commencé à créer des réseaux neuronaux électroniques, avec le peu de matériel que j'avais réussi à amasser. Ma connaissance avancée en technologies diverses désormais réduites à néant – personne n'avait l'électricité courante à cette époque, elle n'était distribuée que quelques heures par jour, et dans la campagne où nous étions, nous nous partageions ces quelques heures entre voisins – m'avait permis de construire un organisme électronique. A la différence du photovoltaïque, il ne nécessitait pas de composants limités et pouvait se réparer lui-même. Il y avait une sorte de noblesse dans le codage primitif des formes de ce premier réseau. Rapidement, notre hameau fut le premier à avoir de l'électricité permanente. Mon réseau se rependait par les lignes électriques installées et commençait doucement à offrir un bénéfice à la communauté.

Mes parents durent se résoudre à parler de moi, à expliquer ce que j'étais aux habitants un peu simple qui ne comprenaient pas d'où une telle technologie pouvait émerger. Les villageois comprirent l'importance de me garder pour eux et jusqu'à mes trois ans, je réalisais des miracles pour leur communauté, leur apportant des innovations technologiques – qu'ils revendaient parfois aux villages voisins. À trois ans, je commençais à enseigner la mécanique, la bio-mécanique et la computation chaotique aux quelques ingénieurs des villages alentours qui venaient – parfois par plusieurs jours de vélo ou de marche – pour m'écouter parler.

Je crois que le fait d'avoir pu grandir dans une communauté aussi proche, aussi soudée et aussi isolée était un avantage incomparable pour mon développement psychologique. Mais cela ne dura pas longtemps. Avant mon quatrième anniversaire, alors que je finissais juste de mettre en place les outils que j'avais passés une année à fabriquer de bric et de broc pour offrir une solution définitive aux problèmes d'énergies que mon réseau avait réussi à palier mais pas à annihiler, arrivait un objet volant très étrange. Il se posa dans le jardin de mes parents et deux jeunes adultes de 17 et 19 ans en sortirent. Je me souviens de leur visage comme si c'était hier. Ils avaient les joues creusées, les traits émaciés, presque cadavériques. Je n'avais jamais vu de gens de leur âge avoir l'air tellement usés... et je compris très rapidement. Je ne sais pas ce qui m'avait atteint en premier : la considération que j'avais cessé de dormir longtemps et que je leur ressemblerais probablement d'ici une dizaine d'années ou la sensation de communion très forte que je ressentis pour la première fois lorsque leur yeux se posèrent sur moi.

Le plus jeune s'était approché de moi et n'avait même pas fait l'effort d'ouvrir sa bouche. Il n'y avait pas de mot. Il avait touché mon essence sans bouger, sans parler, juste en me regardant. J'avais vu à l'intérieur de lui. Cette paix, ce calme et cette tourmente. Je réalisais très rapidement la valeur de cette expérience et je tentais de m'y accrocher, c'est alors que je vis toutes les personnes que je connaissais, comme si je pouvais les toucher, comme si l'espace avait perdu son sens et que tous étaient là, près de moi.

« Nous appelons cela Harmonie » avait balbutié le garçon qui n'avait visiblement pas spécialement l'habitude de parler. Je savais ce que c'était, il n'eut pas besoin de m'en expliquer plus. Je savais ce qu'il était venu faire. L'autre garçon, qui était plus à l'aise avec la langue parlée, avait été convaincre mon père de me laisser repartir avec eux. Il n'avait pas parlé longtemps, quelques secondes à peine. Mes parents attendaient ce jour depuis que j'avais énoncé mon intention, depuis ma première

phrase. J'allais quitter la communauté, j'allais quitter les sapiens et rejoindre le temple pour être parmi les miens.

Le voyage ne fut pas très long, mais j'étais en admiration face à la machine qui nous servait de transport. Je n'avais jamais vu de machine volante auparavant et celle-ci présentait une technologie fort ingénieuse. Avant même de m'être rendu compte que je me posais la question de son fonctionnement, je vis les plans, les phases de test, la théorie derrière la forme d'énergie utilisée pour son fonctionnement apparaître dans ma conscience. Le flash m'abasourdit et je m'endormis sur le coup. À mon réveil, la machine arrivait au dessus des rues de Paris. Pour la première fois de ma vie, je voyais la tour Eiffel dont les sapiens étaient encore si fier et ne compris pas spécialement leur engouement pour cet édifice de métal à la structure géométrique basique. L'aéronef longeait la Seine à grande vitesse et les images de la construction de la tour Eiffel ainsi qu'un nombre incroyable de statistique sur son usage, les visites, les suicides, l'entretien de son éclairage et le tonnage de traitement antirouille qu'elle nécessitait. Je demandais alors timidement à mes compagnons de voyage lequel d'entre eux savait autant de chose sur le monument de métal. Le plus vieux, au volant de l'engin fit mine de m'ignorer. Le second, le plus jeune et le plus frêle se retourna vers moi en souriant. Sa voix était encore rauque quand il prononça ces mots impossibles : « Nous n'avons aucun intérêt pour ça. Ce a quoi tu accède, c'est la conscience collective ».

Sur ces mots, je vis s'élever en face de moi, le nouveau point culminant de la capitale, un bâtiment si radicalement différent des autres qu'il semblait vivant... il était vivant. C'était une structure dans l'idée assez comparable à mon réseau électrique, mais beaucoup plus subtile. Au pied du Temple, une quantité massive de sapiens faisaient la queue. Certains apportait des provisions, des offrandes, d'autres venaient avec des idées, des plans, des machines dans l'espoir d'être reçu par l'un d'entre nous. Les sapiens nous appelaient les enfants bleus. Ce terme était dérivé d'un concept *new-age*... une question de couleur d'aura, la notre étant – paraît-il – indigo. C'est à ce moment là, que pour la première fois m'atteint la nature profondément mystique de mon existence. Jusqu'à présent, dans ma petite communauté, j'avais tenté de faire de mon mieux, de rendre service. Dans le temple, je serai désormais, pour tous ces gens, un envoyé des cieux, un représentant de Dieu, une créature d'un autre monde.

Le petit aéronef se posa incroyablement doucement sur une gigantesque dalle d'une matière qui m'était profondément inconnue. À vrai dire, tout le temple m'était inconnu. La lumière était diffusé d'une façon extrêmement efficace et organique, au travers des murs, le sol était fibreux, sans armature sous-jacente. Le confort était incroyable à la fois pour la marche et pour s'asseoir et discuter. Il n'était pas rare de voir par endroit, des pèlerins assoupis sur les marches ou dans un lobby, à même le sol. Les deux garçons me guidait dans un petit couloir qui débouchait sur la grande salle du Temple. Cette salle ressemblait à s'y méprendre à un patchwork de tous les lieux de culte dont j'avais pu voir des images et cela ne m'apparut pas comme anodin. Au centre, une grande table où siégeaient une dizaine d'enfant de deux à dix-neuf ans. L'aîné était celui qui pilotait le véhicule. Dans cette salle, aucun adulte. Les autres enfants me regardait souriant, certains avec un air un peu mesquin. Un petit brun d'une dizaine d'année fût le premier à m'adresser la parole : « Quel est ton nom ? »

« Nathan Tellis » avais-je répondu candidement. La table entière s'était mise à rire comme un seul bloc. Pas d'un rire honnête, mais d'un ricanement narquois qui m'avait fait froid dans le dos. Une forme de désapprobation courtoise mais amère dont le goût, encore maintenant me fait grincer des dents. Une petite blonde, d'un an de plus que moi prit alors la parole : « Ça c'est ton nom d'esclave. Rituellement, le premier geste symbolique d'un enfant bleu est d'abandonné le nom qui lui a été imposé par les géniteurs de sa chair et d'en choisir un nouveau pour lui-même. » Son sourire était le plus franc de tous. Il y avait quelque chose d'enfantin encore dans ses traits qui semblait avoir disparu de tous les autres visages de l'assemblée. Les enfants bleus me faisait d'autant peur que leur apparence physique me rappelait la mienne en bien des traits. Cette façon brutale de s'adresser à

l'autre, ces yeux fixes, ce regard perçant, sable et froid.

Cette coutume de se choisir un nom était beaucoup plus simple pour les autres enfants, dont l'âge d'arrivée au Temple dépassait rarement les un an. Je m'étais attaché à mon patronyme, comme je m'étais attaché à mes parents. On m'expliqua que si je voulais m'intégrer à la communauté des enfants bleus, il fallait que j'apprenne à me défaire des traditions de mes géniteurs. Je n'étais plus un sapiens désormais... je n'étais plus un sauvage. J'étais un membre du Temple, un envoyé des cieux et je devais me conformer l'image de ce que l'on attendait de moi.

Chapitre 2 : Les framboises blanches

Je n'ai jamais vraiment réussi à trouver un nom pour moi même qui me satisfasse plus que celui que mes parents m'avaient donné, en conséquence de quoi j'avais fini par abandonner l'idée même d'en trouver un. Cette attitude me valut d'être mis rapidement en marge de notre petite société. Il y avait tout un climat de sous-entendu et de prérequis que je ne maîtrisais pas dans un premier temps et duquel j'appris à me désintéresser au profit de l'aide que je pouvais apporter aux visiteurs et de l'atmosphère sobre et calme dont je réussissais rapidement à tirer le meilleur parti pour mes expérimentations et mes recherches. Le monde extérieur aurait pu être à feu et à sang, l'intérieur du Temple nous paraissait hors du temps, détaché des problèmes des sapiens.

Parmi les enfants bleus, il n'y avait pas de leader. Le partage de cet accès à la conscience collective rendait les débats obsolètes, le consensus inévitable. Les réunions que nous avions, occasionnellement autour d'un repas, avait pour unique but de nous répartir les tâches. J'étais toujours satisfait de pouvoir me dévouer à la réception des sapiens, ce que les autres considéraient le plus souvent comme une corvée. Même si je n'avais finalement que trop peu de temps à accorder à tous ces pèlerins qui venait trouver des remèdes à leurs problèmes, je m'efforçais de mon mieux de les diriger dans la bonne direction, à corriger leurs équations en prenant le temps d'expliquer leurs erreurs sans jamais les prendre de haut. À posteriori, il me semble logique que cette attitude eu parut inacceptable à certains enfants bleus.

La vérité, c'est que j'avais eu l'habitude d'être différent durant les années passées dans ma famille natale, je n'avais jamais réellement eu besoin d'appartenir à un clan, à un groupe et je n'avais que faire des regards désapprobateurs ou des mesquineries usuelles de mépris à mon encontre ou à celui des sapiens. J'étais là pour aider, pour mettre ma vie au service du monde, comme je l'avais fait plus tôt dans mon petit village.

Cette éloignement ne fit que s'aggraver le jour de mes 6 ans. Mon père était venu me rendre visite dans le but de me souhaiter un bon anniversaire. N'existant pas de protocole prioritaire pour la famille des enfants bleus – j'étais en effet le seul à garder contact avec la mienne, mon père surtout, ma mère avait eu un second enfant ce qui lui donnait une bonne excuse pour ne pas faire le déplacement et avoir une discussion dont elle ne pouvait pas vraiment suivre le contenu avec son fils de six ans – mon père avait donc fait les deux jours de voyage à pied depuis notre village et fait encore la queue pendant deux jours dans le lobby du temple. Les gens s'organisaient parfaitement dans le lobby pour se nourrir et le système en place s'était spontanément généré en respectant les règles de bienséance et de savoir vivre que les sapiens projetaient sur nous, comme des idoles religieuses.

Après quatre jour d'attente, il put donc me présenter le projet qu'il avait pour le réseau électrique que j'avais monté et qui continuait doucement à s'étendre par lui même aux villages alentour, et avait même atteint la grande ville la plus proche. Mon père me racontait fièrement qu'il était passé par cette ville que l'électricité permanente avait rendu à nouveau vivable et que certain même commençaient à s'y réinstaller, pour la première fois depuis l'apocalypse économique. Mon père souriait toujours lorsqu'il me parlait, malgré la douleur que je pouvais lire dans ses yeux. Je lui

souriait également, lui parlait peu, de peur de l'offenser dans mes paroles trop radicales ou trop technique pour qu'il ne comprenne. Ce jour là, donc, il m'avait apporté mes préférées, pour mon anniversaire : des framboises blanches, qu'il faisait pousser dans son jardin juste pour moi. Nous en mangeâmes quelques unes avant qu'il ne reprenne la route pour rentrer. À son habitude, il s'était inquiété de mon manque de sommeil et de mon manque général d'hygiène. Ce n'était pas les vêtements qui manquaient, mais plutôt le temps d'en trouver à ma taille, à une époque où mon petit corps grandissait rapidement malgré tout.

Dans la soirée, je m'étais assis à la grande table de la salle central. Les autres étaient sortis. Ils sortaient toujours en groupe, pour ne pas trop se mêler aux animaux – comme ils les appelaient. À ce jour, je n'ai toujours pas idée de ce qu'ils pouvaient bien trouver à faire à l'extérieur de ce microcosme qu'ils avaient bâti pour eux-mêmes. Seul à cette grande table, je me sentais bien, chez moi. J'avais sous un bras, un grand carnet dans lequel je griffonnais des schémas logiques d'architecture pour une intelligence artificielle analogique. Sous l'autre bras, j'avais un petit ordinateur rudimentaire sur lequel je tapais les lignes de codes correspondantes à mes designs. Occasionnellement, une de mes mains quittait son occupation pour aller piocher une des petites framboises que j'avais posé dans un panier en face de moi. La plupart du temps, je travaillais les yeux fermés, pour ne pas être distrait par le monde extérieur – j'avais, encore à cette époque, du mal à gérer les visions de la conscience collective, alors je fermais les yeux pour tenter de mieux m'isoler – et ce n'est qu'après un moment que je me rendis compte que je continuais à ingurgiter des framboises sans que mes mains n'eut le besoin de se défaire de ce qu'elles faisaient. Après quelques instants de perplexité à pondérer le besoin d'assumer que j'avais commencé à maîtriser la télékinésie – qui n'était en aucun cas quelque chose de commun chez les enfants bleus, à vrai dire, aucun d'entre eux n'avait jamais eu de super pouvoirs – et la quantité de temps qu'allait me faire perdre le fait d'ouvrir les yeux, je réalisais soudain que cette dérive dans ma réflexion était déjà en train de gaspiller le temps qu'ouvrir les yeux aurait pu économiser.

Lorsque la framboise suivante toucha ma langue, j'entrepris de cesser mes activités et d'ouvrir les yeux. Je ne vis d'abord pas grand chose, le temps que mes yeux s'adaptent à la nuit qui était tombée durant mes travaux. Je perdais souvent la notion du temps lorsque j'avais passé la journée à voir des sapiens, j'aimais à me retrouver seul dans mes pensées, parfois même jusqu'à m'y perdre. Il n'y avait donc rien d'extraordinaire devant moi, pas de framboise flottant dans les airs, mais le petit panier avait disparu. Assise à côté de moi, Gwenn tenait sur ses genoux le panier de rotin nappé de mouchoirs de tissus. Elle regardait chaque framboise avec attention et occasionnellement, m'en mettait une dans la bouche. Ce cycle, quasi automatisé, de mouvement se perpétua encore quelques framboises le temps que Gwenn se rendit compte que je la regardais. Elle avait le teint blanc que seule les fillettes d'une dizaine d'année savent porter sans faire poupée de porcelaine. Elle en luisait presque dans la phosphorescence chloro-symbiotique de la grande salle. Ses cheveux blonds dorés bouclés partaient ça et là en dread, probablement sous l'influence de la saleté et pourtant son visage était d'une propreté parfaite sous son air intrigué.

Elle fini par me demander « Tu les as trouvé où ? ». C'était la première fois qu'un enfant bleu m'adressait la parole en dehors d'une réunion officielle depuis mon arrivée au Temple. Et ce n'était pas tant qu'elle se fût adressé à moi qui me surpris, mais l'usage de la langue parlée n'était pas quelque chose que les enfants bleus pratiquaient énormément et surtout pas entre eux, en privé.